

PREMIÈRE PARTIE

GEOGRAPHIE

LES MOUVEMENTS DE POPULATION EN TRÉGOR MORLAISIEN

1° LA PÉRENNITÉ DES POPULATIONS

Le Trégor Morlaisien est un de ces cantons de Basse-Bretagne où les populations sont le plus restées attachées au terroir cultivé par leurs ancêtres. Une étude de M. F. GOURVIL (1) sur la commune de Botsorhel nous permet, à travers l'anthroponymie locale, de voir quels mouvements animent les populations rurales trégorroises.

BOTSORHEL semblait présenter toutes conditions favorables pour une *crystallisation de l'anthroponymie*. C'est une commune rurale encerclée par huit autres communes rurales, n'attirant ni ne retenant à priori aucun étranger. A 18 kms de Morlaix, la ville la plus proche, son territoire n'est desservi par aucune voie ferrée ni route nationale. Son sol, pauvre, ne porte que des cultures traditionnelles. Elle ne présente aucun intérêt touristique ni climatique, et n'a presque pas de fonctionnaires. Ni foires, ni marchés n'attirent les commerçants, et elle n'a reçu aucun contingent de réfugiés en 1914-1918. Au dernier recensement, sa population s'élevait à 1.230 habitants, alors que la moyenne du 19^e siècle se situe autour de 1.300 habitants.

Or, l'inventaire des tables décennales de 1873 à 1922 montre que, sur 620 noms inscrits, 56 seulement sont des noms permanents, soit 8% de l'ensemble. 205 de ces noms sont étrangers à la Basse-Bretagne, certains étant acclimatés depuis des siècles. 125 localités différentes ont fourni un appoint diversement important aux rubriques des mariages et des décès.

Un tel brassage humain étonne au premier abord. La comparaison faite avec une petite commune du Loir-et-Cher (La Chaussée-St-Victor, 4 kms à l'E. de Blois) ne montre pas de différences notables quant à l'intensité des mouvements de population.

La proportion des conjoints autochtones est même légèrement plus forte à la Chaussée-St-Victor. Mais l'étude détaillée de l'origine des conjoints fait ressortir les différences. Alors qu'à la Chaussée-St-Victor : 389 conjoints non autochtones sont originaires du département (122 communes),

84 conjoints non autochtones sont originaires des départements limitrophes,

117 conjoints non autochtones sont originaires d'autres régions de France,

8 conjoints non autochtones sont originaires de l'étranger.

A Botsorhel, on compte, sur 2.234 conjoints :

- 2.105 Trégorrois,
- 25 Cornouaillais,
- 22 Léonards,
- 5 Vannetais et Hauts-Bretons,
- 4 Bretons nés hors de Bretagne,
- 4 non Bretons.

Et, sur 5.756 personnes mariées ou décédées, 6 seulement sont étrangères à la Bretagne.

Cette prédominance massive des Trégorrois est soulignée par la disproportion des apports

(1) F. GOURVIL : *Mouvement de la population (anthroponymie) dans une paroisse du Finistère (Botsorhel)*. C.R. au II^e Congrès international de toponymie et anthroponymie, Paris, 1947.

moyenne des communes limitrophes cornouaillaises : 28
 — — — trégorroises : 102
 et permet d'expliquer les anomalies apparentes :

Serignac, commune limitrophe cornouaillaise, a fourni 31 conjoints, Plougonven, commune non limitrophe trégorroise a fourni 133 conjoints. Ainsi, même dans les régions les plus isolées, *un ample brassage des populations rurales s'opère, mais qui leur conserve une homogénéité remarquable dans le cadre de leur canton ethnique.*

2° LE DÉPEUPLEMENT DES CAMPAGNES

La persistance d'une densité de population assez élevée, quoique inférieure à la moyenne du département (113 habitants au km²) ne doit cependant pas cacher le lent dépeuplement des campagnes. Le mouvement est loin d'atteindre l'ampleur tragique qu'il revêt dans certaines régions de France, mais il se poursuit depuis un siècle. *Les campagnes se dépeuplent.*

a) *Par diminution des naissances.* Les grosses familles nombreuses d'autrefois (8 à 10 enfants ou plus) sont maintenant rares. La famille actuelle tend à se stabiliser autour de 3-4 enfants.

b) Et surtout par *émigration des jeunes* vers des régions aux possibilités plus larges.

Le résultat de ce double courant est un dépeuplement accru. Le mouvement n'est pas régulier, mais se fait sentir par paliers.

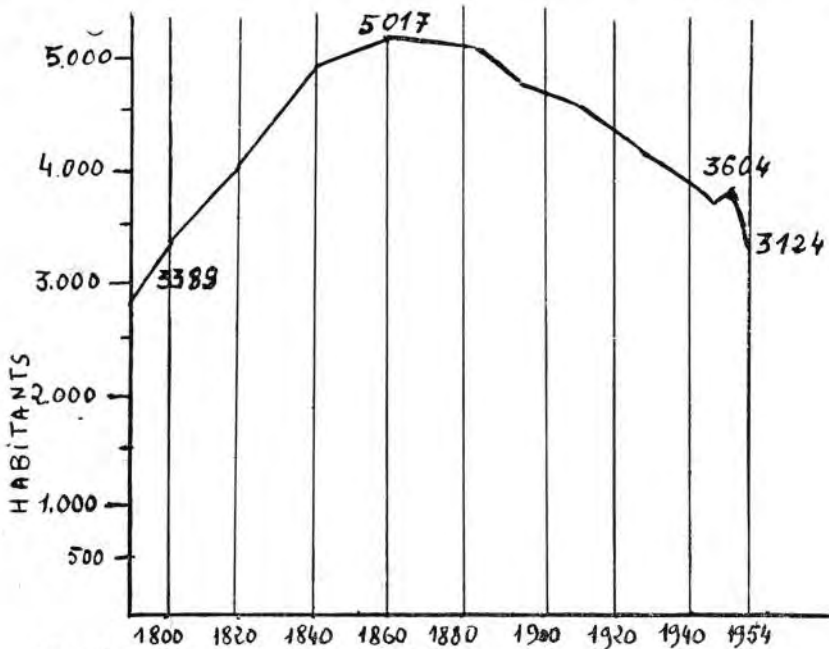
Les premiers indices de dépeuplement apparaissent après 1840, conjointement au développement de la grande industrie française. Ils font alors suite à une forte poussée démographique sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. L'ouverture de la voie ferrée Paris-Brest (1835) accentue le mouvement dès le départ. L'étude de l'évolution démographique de la commune de Plouigneau est symptomatique à cet égard :

Le graphique fait ressortir 2 périodes de dépeuplement rapide

1861-1881

1911-1931

au total, de 1861 à 1934, la population de la commune a diminué des 2/3.



Evolution de la population rurale de 1790 à 1954

(Plouigneau)

L'étude démographique détaillée indique les sources du dépeuplement. D'abord, une baisse rapide de la natalité. Alors, que pour les trois premières décades du 19^e siècle, l'excédent des naissances sur les décès est de 570 unités, le chiffre des naissances ne cesse de décroître depuis 1860 :

1870 :	157	naissances,	1	pour	32	habitants.
1888 :	94	»	»	»	47	»
1906 :	97	»	»	»	45	»
1935 :	82	»	»	»	47	»
1933 :	65	»	»	»	54	»
1939 :	63	»	»	»	55	»

Les lourdes pertes de la guerre de 1914-1918 accentuent le dépeuplement.

215 soldats tués,

117 victimes de la « grippe espagnole », soit 8% de la population totale.

Les conclusions sont identiques pour les autres localités. Dans l'Arrée, le dépeuplement commence plus tard — après 1882 à Lannéanou et au Cloître-Saint-Thégonnec — mais s'effectue plus rapidement.

L'émigration affecte presque exclusivement les éléments jeunes. Ainsi, la baisse des effectifs scolaires traduit de façon brutale le vieillissement des populations rurales. A Lannéanou, en 50 ans, les naissances ont diminué de 50% alors que la population baissait de 21% seulement.

3° L'EXODE RURAL

Le courant d'émigration est très fort, et davantage dans la montagne que sur la côte. Dans l'ensemble, c'est un départ vers les grandes villes et surtout vers Paris. Mais ce mouvement a varié en intensité et en direction depuis ses origines, et, commune par commune, parfois hameau par hameau, a son originalité propre.

M. Guilcher (1) semble un peu injuste pour l'émigration bretonne, qu'il qualifie de « lamentable ». C'est une émigration de ruraux chassés par un vigoureux essor démographique, alors que s'accroît beaucoup plus lentement la superficie cultivable. Elle affecte surtout les éléments les plus pauvres de la population. Notamment les familles nombreuses. Mais ce n'est pas une émigration de vaincus. Ce sont pour la plupart des éléments sains, durs au travail, et que l'effort ne rebute pas. Elle revêt les caractères suivants :

a) *Elle fournit une main-d'œuvre non spécialisée, sans disponibilités financières,*

et qui, naturellement, est vouée aux durs travaux des villes : terrassiers, maçons, manœuvres. Mais rien de « lamentable » en cela : les émigrants de régions pauvres, Savoyards ou Auvergnats, ont un sort identique à celui des Bretons.

Les femmes fournissent une grande partie des émigrants (2). Ce sont elles qui acceptent souvent les situations les plus défavorisées : bonnes à tout faire, femmes de ménage. Leur sort à la ville est le moins enviable, et pour quelques-unes la déchéance est certaine. Mais la plupart vivent à force de travail.

a) *L'émigration à l'étranger est très limitée :*

Quelques départs au Canada ou aux Colonies. (Ces derniers plus fréquents.)

c) *L'émigration vers d'autres régions rurales est déjà plus importante :*

Normandie, Dordogne, Touraine, Ile-de-France (Beauce et Oise). Ce sont les plus riches qui partent ainsi, avec les capitaux nécessaires à l'achat d'une ferme. Les cas de bonne réussite sont très fréquents.

d) *Mais le lot d'émigrants vers Paris et sa banlieue est de loin le plus important.*

(1) GUILCHER et W. DIVILLE : *Bretagne et Normandie*. — Collection « La France », 230 p., 16 cartes et croquis, 8 gr. h.t., bibliographie. P.U.F., Paris 1951.

(2) Sur les causes de l'exode féminin dans les Côtes-du-Nord, voir la thèse de l'abbé E. Gautier.

Brest et Morlaix n'attirent pas, par manque de travail.

L'émigration vers Paris revêt un caractère que peu d'auteurs ont souligné : il y a un *début de spécialisation* dans de nombreux endroits.

- St-Laurent (Plouégat-Guerrand) va à GAGNY (gare de triage de la région du Nord).
- Plouigneau recrute pour la S.T.C.R.P.
- La côte fournit de la main-d'œuvre aux péniches ; le centre de ralliement est *Conftans-Ste-Honorine*.

A l'origine de cette spécialisation, il y a quelques brillantes réussites individuelles. Ceux qui sont en place n'oublient pas leurs compatriotes et les favorisent volontiers. Le Chef du Personnel de la S.T.C.R.P., originaire de Plouigneau, emploie volontiers ses « pays » dans ses services. Et quantité de chefs d'entreprises parisiens, qui échappent au contrôle de M. Guilhaud, parce que nés hors de Bretagne, mais d'ascendance bretonne, continuent à manifester une solidarité agissante envers les nouveaux arrivants.

Même lorsque le Trégorrois manifeste une préférence pour les carrières « sous l'Etat », plus stables (officier-marinier ou sous-officier, gendarme, aviateur), il n'hésite pas à aller de « l'avant » et à s'exiler aux Colonies. Nombre des cadres administratifs ou militaires d'A.O.F., d'A.E.F. ou d'Indochine sont d'origine trégorroise ; manifestation moderne de la « démesure celtique » et preuve de la vitalité et de la souplesse d'adaptation d'une population.

L'émigration vers Paris est parfois définitive ; vers les colonies elle l'est rarement. Des petites villas de marins retraités, sur la côte, à l'auberge quelque peu solitaire de l'« Américaine » de Poulpry, en Scrignac, nombreuses sont les maisons de ceux qui, après avoir amassé de modestes ressources reviennent finir leurs jours au pays natal.

Le dépeuplement des campagnes trégorroises n'est pas actuellement inquiétant. Avec l'emploi des machines, la terre se cultive plus vite et plus facilement, et l'existence de ceux qui restent en est facilitée. Il n'y a aucun abandon de terres cultivables, aucun recul de la « frange pionnière » de l'Arrée. Il faut voir seulement dans ce mouvement de population, la *manifestation de la puissance démographique bretonne*.

4° LA COLONISATION LÉONARDE

Si depuis 1934, la courbe démographique de nombreuses communes rurales a vu sa chute rapide fortement atténuée ou même stoppée, elle le doit à l'immigration léonarde.

Déjà, en 1924, A. Le Bail (1) écrivait :

« Les Pagans de Saint-Pol à Plouescat et à Plouzévédé s'étendent vers l'Est, dans la presqu'île de Taulé et en Trégor, où ils développent la culture maraîchère et supplantent les fermiers indigènes par des sur-offres de fermage, qu'ils réussissent à payer en se livrant à une culture intensive et en mettant leurs exploitations presque entièrement sous légumes.

Le Léon épanche son trop-plein de population sur les pays dalentours. Dans les périodes de prix agricoles rémunérateurs, le Léonard préfère acheter une ferme, dans une région voisine — car en Léon, il n'est pas facile de trouver de la terre disponible — plutôt que s'expatrier vers les villes. Il est agriculteur-né, et le Trégor lui sert de terre de colonisation.

Le mouvement débuta vers 1920, après le retour des mobilisés. La presqu'île de Taulé, vite submergée, les acquéreurs franchirent le Dossen. Ploujean-Plouézoc'h et La Chapelle-du-Mur virent arriver les premiers Léonards, venant de Saint-Pol, d'Henvic, de Plouénan ou de Cléder. Mais c'était là une pénétration en ordre lâche, et au ralenti. Déjà se manifestait la préférence léonarde pour les terres voisines de la mer.

(1) A. Le Bail : De Saint-Pol à Plouescat et à Plouzévédé, 1925.

L'occupation de 1940-44 devait accroître les contacts entre Léonards et Trégorrois. Dès 1940, l'arrière pays trégorrois, avec ses vastes espaces d'ajoncs et de taillis, devint terre providentielle pour le riche Léonard. Il y trouva tout ce qui lui manquait : le bois, le cidre, le blé, la litière sous forme de paille ou de fougère, le calvados. Aucun prix ne l'arrêta, et il créa la vie chère dans le pays pour ces denrées. Certains jours, de véritables caravanes de « Sato » suivaient la route de Léon en Trégor...

Les années d'après la Libération furent celles de la pénétration massive. Le Léonard était riche d'un argent qu'il voyait se déprécier un peu plus chaque jour, et la terre était relativement bon marché en Trégor. Pour établir fils ou filles, pour devenir propriétaire lui-même, il n'hésita pas à mettre le prix fort lors des ventes. Presque toutes les fermes vendues sur le littoral, et nombre de celles qui changèrent de mains dans l'arrière pays, furent systématiquement acquises par des Léonards. En 1952, le mouvement semble freiné par les crises successives du marché des primeurs.

La situation s'établit actuellement de la façon suivante :

— DANS LES COMMUNES DU LITTORAL : forte densité léonarde (Plougasnou, Plouézoc'h), densité plus forte à l'Ouest qu'à l'Est (Locquirec) qui vient d'être récemment atteint.

— DANS L'ARRIÈRE-PAYS, densité forte à proximité de Morlaix, Ploujean, Garlan, La Chapelle-du-Mur, Plourin.

— SUR LA MONTAGNE ET VERS LE DOURON, existence d'un « front de colonisation » diffus, dû à quelques arrivées éparses, ainsi qu'à une installation souvent ancienne, par alliances.

BOTSORHEL : une vingtaine de noms d'origine léonarde (Abégüilé, Abgrall, Abjean, Bodilis, etc...).

Cette immigration présente les caractères d'une véritable colonisation.

Les Léonards ont apporté avec eux leurs façons culturelles et leurs cultures propres. La zone d'extension des cultures légumières en Trégor coïncide avec la zone de colonisation Léonarde. Les Trégorrois, à côté d'eux, font figure d'élèves.

Les Léonards conservent leur mode de vie, leurs idées politiques et leurs croyances religieuses. Au milieu du Trégor « rouge », il y a des îlots « blancs » léonards.

Il y a de nombreux points de friction entre Trégorrois et Léonards, et les deux groupes ne s'aiment guère. Le Léonard retourne en visite à son « bro » chaque fois qu'il le peut, et lie des relations avec les Léonards voisins. Le Trégorrois se méfie du nouvel arrivant. Même acclimaté en Trégor, celui-ci conserve sa réputation d'habile cultivateur et de rusé maquignon, connaissant toutes les roueries du métier. Aux élections municipales, le Trégorrois évitera de faire figurer un candidat léonard sur sa liste.

Même en plein Trégor, exploitations léonardes et exploitations trégorroises diffèrent. Le Léonard entoure sa ferme de cultures légumières, élève des hangars, achète des machines modernes, mais délaisse encore très souvent les bâtiments d'habitation et la cour, où trône le tas de fumier. Plus de coquetterie dans les habitations trégorroises, et une part plus grande réservée à l'élevage et aux cultures traditionnelles sur la ferme.

Au demeurant, le *Trégor morlaisien bénéficie de cet apport récent.* A côté d'un vieux système agricole un peu étroit apparaissent de nouvelles cultures et une nouvelle mentalité paysanne. La prudence naturelle de l'agriculture trégorroise ne peut que gagner au contact de l'esprit d'initiative léonard.

J. DESTABLE.